

MATHIS POUX

TU M'AS FAIT
EXISTER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531133

Dépôt légal : juin 2026

1

La lumière de Del Taran n'éclaire pas : elle écrase. Un soleil pâle, étouffé par un ciel de cendre, pend au-dessus de l'horizon comme un œil mi-clos. Le vent râpe les visages, chargé de poussière rouge et d'odeurs métalliques, souvenirs en suspension d'une planète autrefois vivante. Sous ce ciel plombé s'étale Korsà, ville frontière plantée à la lisière du désert comme un abcès oublié. Un empilement de tôles, de containers rouillés et de carcasses de vaisseaux, reliés par des câbles détendus et des passerelles branlantes. Rien ne pousse ici. Tout est réassemblé, rafistolé, récupéré. Les gens aussi. Le silence y est louche. Pas celui du calme, non. Celui du danger endormi. Les marchands chuchotent sous leurs bâches trouées. Des enfants aux pieds nus s'échappent dès qu'un moteur gronde. On y échange des filtres à eau contre des balles, du carburant contre des organes, des souvenirs contre des doses. Et ce jour-là, personne ne parle quand il entre. Une silhouette fend la rue centrale. Grand, sec, drapé d'une veste poussiéreuse, un homme seul avance, pas à pas, comme s'il portait le poids du sol sur ses épaules. Sa visière crânienne reflète la lumière rougeâtre du ciel. Une lame de métal bat contre sa hanche. Son ombre est plus longue que le corps. Certains détournent les yeux. D'autres font semblant de ne pas le voir. Tous le reconnaissent. Cael Dravik. Le Fossoyeur. Il ne regarde personne, mais le silence le précède comme un avertissement. Au bout de la rue, les portes du « Chien muet » grincent dans le vent chaud. Il y entre sans un mot. Et Korsà, un instant, retient son souffle.

Le « Chien muet » n'était pas un saloon. C'était une cicatrice dans le décor, un lieu aussi fatigué que ceux qui le fréquentaient. Murs rongés par l'oxydation, néons qui grésillaient

comme des insectes à l'agonie, comptoir en faux bois taillé à la machette. Une poussière grasse s'accrochait aux bouteilles et aux visages. Cael Dravik poussa la porte d'un coup d'épaule. Le battant gémit. Personne ne se retourna. Pas tout de suite. Juste ce léger mouvement dans l'air, cette tension soudaine qui colle aux poumons comme la cendre d'un feu trop ancien.

Il avançait sans hâte, chaque pas mesuré, sans bruit, comme si le sol l'acceptait à contrecœur. Quarante-six ans gravés dans ses traits, mais ce n'était pas l'âge qui pesait – c'était le reste. Les morts. Les souvenirs. Les silences. Sa veste de combat pendait sur ses épaules comme une mue oubliée. Cuir déchiré, coutures rafistolées à la ficelle de machine, éclats d'obus incrustés dans le col. Une visière crânienne, fêlée sur le côté gauche, lui cachait les yeux. Pas par pudeur. Par pitié pour ceux qui auraient croisé son regard. À sa hanche, un pistolet long et noir, conçu pour percer les blindages, pendait bas, comme une promesse.

— Dravik, souffla quelqu'un, presque inaudible.

Derrière le comptoir, un certain Yerran, petit, gros, peau grise et nerveux, essuyait un verre qu'il n'avait jamais lavé. Il tenta un sourire. Cael s'approcha sans répondre.

— T'as fait ce que je t'ai demandé, hein ? Les charognards dans la gorge d'Arken... t'as réglé ça ?

Dravik posa un petit sachet sur le bar. Une oreille humaine, sale, marquée par un tatouage tribal.

Yerran déglutit. Il recula d'un pas.

— C'était pas... enfin, pas la peine de...

Cael leva lentement la main. Juste deux doigts.

— Deux mille crédits. Marché conclu, répondit Cael.

Yerran hésita. Très légèrement. Juste assez pour que tout le saloon se fige. Les joueurs de cartes cessèrent de tricher. Une serveuse recula vers la réserve. Une mouche se cogna contre un néon. Cael n'avait pas encore parlé. Il n'avait pas besoin.

— Deux mille ? répéta Yerran, la voix un peu plus aiguë. Tu plaisantes j'espère. C'était trois hommes et un chien muté. T'as pas traversé les flammes de l'enfer non plus.

Dravik resta silencieux.

— Puis y en avait deux qui étaient déjà à moitié morts. C'est ce qu'on m'a dit. Alors écoute... j'te file huit cents. Et c'est généreux, mon vieux.

Le silence s'épaissit. Une table dans le fond grince quand quelqu'un s'éloigne, lentement. Le cliquetis discret d'un verrou glissant dans une porte se fait entendre.

— Ce n'est pas une négociation, Yerran, dit Cael enfin.

D'une voix plate. Rasante. Comme si chaque mot raclait un mur de pierre. Le tenancier déglutit à nouveau, mais cette fois son regard se détourna vers deux types appuyés au mur derrière lui. Des gros bras, tatoués jusqu'au front, armés d'un fusil à plasma pour l'un, d'une lame de champ pour l'autre.

— T'as pas à faire le dur ici. C'est pas la guerre, pas une putain d'opération. C'est un bar. Un commerce, tu piges ?

Dravik se retourna à demi, juste assez pour laisser sa main reposer sur la crosse de son arme.

— Ce n'est pas un avertissement non plus.

— Tu peux pas me menacer dans mon propre endroit, commença Yerran.

Il ne termina pas.

Le premier garde eut à peine le temps de lever son canon. Dravik tira deux fois. Une détonation sourde, comme un coup de tonnerre dans une cave. Le garde tomba raide, un trou noir dans le front. Le second se précipita... et s'effondra avec un gémissement étouffé, la gorge éclatée. Yerran hurla. Se recula contre les étagères. Une bouteille explosa derrière lui dans la panique.

— D'accord ! D'ACCORD ! Putain ! Prends-les tes crédits, espèce de malade !

Cael tendit la main. Yerran, tremblant, sortit une clef d'accès et la posa sur la console. Le transfert se fit. Deux mille exacts.

— C'était pas la peine... pas la peine d'les tuer, souffla-t-il. T'as toujours été comme ça ? Hein ? Même quand t'étais soldat ?

Une voix douce, presque un murmure, s'éleva du coin de la pièce.

— Il l'était déjà avant, je crois.

Une jeune femme. Serveuse. À peine vingt ans, cheveux ras, œil cybernétique fissuré. Elle tenait un plateau vide, mais ses mains ne tremblaient pas. Ce n'était pas de la peur dans son regard. C'était autre chose. Un jugement cru. Une pitié méprisante.

Cael la fixa un instant. Juste un instant.

Puis baissa les yeux.

Sous son manteau, accroché à un anneau de cuir, pendait un petit médaillon militaire. Usé. Rayé. L'emblème d'une unité dissoute depuis longtemps. Il referma lentement le col, comme s'il avait oublié qu'il portait encore ce morceau de passé.

Et pour la première fois, sa main trembla légèrement.

Mais juste un instant.

Le calme revint, lourd comme du plomb.

Yerran s'était éclipsé vers l'arrière-boutique en marmonnant. Deux clients quittèrent les lieux sans finir leur verre. La serveuse, elle, resta, toujours figée, toujours à le fixer.

Au fond de la salle, un vieillard au visage mangé par l'alcool leva son gobelet et lança, d'une voix pâteuse :

— Vous vous rappelez Miradan ?

Le silence tomba d'un coup.

Un raclement de chaise. Le grésillement du néon. Rien d'autre.

— Hein ? répéta l'homme en se balançant. Les fosses. Les fosses de Miradan.

Il éclata d'un rire sec, presque un tousotement.

— On disait qu'ils brûlaient les cadavres là-bas. Mais lui, il les enterrait. Il faisait creuser. Pas pour l'honneur, non. Pour qu'on s'en souvienne.

Cael ne répondit pas. Il ne bougea même pas.

— T'étais un héros, à l'époque, hein ? Capitaine Dravik, Ordre véreén.

L'homme leva son gobelet comme un salut moqueur.

— Puis t'as fait Miradan. Et t'es devenu le Fossoyeur.

Un murmure parcourut la pièce. La serveuse détourna enfin les yeux. Même les murs semblaient vouloir s'éloigner.

— Tu veux savoir ce que j'en pense ? reprit l'ivrogne.

— Non, dit Cael.

Le ton était calme. Absolu.

L'homme se tut. Plus personne ne dit rien.

Dravik tourna simplement les talons. La porte se referma derrière lui. Et dehors, sous le ciel de cendres, le vent se remit à souffler.

Depuis un balcon au-dessus du « Chien muet », dissimulée derrière un voile d'ombre et de câbles suspendus, une silhouette observait. Immobile. Patiente. Le vent soulevait lentement les pans d'un manteau noir aux reflets de pétrole. Son visage était masqué : une plaque d'argent sculptée, lisse, sans bouche ni yeux, seulement deux fentes fines comme des incisions. Reflet froid du soleil mourant. À ses côtés, un homme frêle aux bras mécaniques, les yeux bardés d'interfaces tactiques, notait des choses sur une tablette sale.

— C'est bien lui, murmura la femme.

La voix était étouffée, modifiée par un filtre vocal. Aucun accent. Ni chaleur ni menace. Juste la certitude mécanique d'une décision déjà prise.

— Le Fossoyeur.

L'assistant hésita.

— Il a tué deux hommes pour deux mille crédits. Il n'est pas fiable. Il est instable.

Un silence.

Puis :

— Il acceptera, répondit-elle. Ce genre d'homme... ne sait plus refuser la mort.

Elle tourna lentement la tête, vers l'horizon.

— Il est temps.

Sous le balcon, Cael s'éloignait, seul, dans la lumière rouge du crépuscule. Ses pas soulevaient la poussière, et le désert, à l'est, l'attendait déjà.

2

Les ruelles de Korsá ne dormaient jamais, mais elles savaient se taire.

Cael avançait à pas lents, son manteau frottant contre les cloisons de métal des habitations entassées. Le jour déclinait dans une lumière orange sale. Des câbles grésillants pendaient comme des lianes mortes entre les toits. Odeur d'huile rance, de sueur, de câbles fondus. Il bifurqua dans une venelle qu'il connaissait trop bien. Sa planque était à deux rues. Il ne fit que deux pas de trop.

— Arrête-toi là, Fossoyeur.

La voix était neutre. Sans menace, mais sans place pour l'ignorance.

Cael s'immobilisa.

Devant lui, trois hommes. Armure légère, mais bien entretenue. Couleurs ternes, aucun blason visible. À leur façon de se tenir, ce n'étaient pas des soldats. Mais pas des amateurs non plus. Des miliciens achetés. Loyaux au plus offrant. Derrière, deux autres bloquaient la sortie. Un fusil magnétique s'éleva, lentement.

Cael leva les mains, paumes ouvertes, son regard glissant lentement de l'un à l'autre.

— Si c'est pour les deux corps au Chien muet, dit-il, ils avaient signé leur propre arrêt. Toi aussi, peut-être.

Un garde s'approcha, prêt à le désarmer.

Mais quelque chose dans l'air changea. Une vibration, à peine perceptible. Le bruit feutré de roues à propulsion lente. Une voiture blindée noire, sans plaque, sans symbole, se glissa dans la ruelle comme une bête silencieuse. Les phares s'éteignirent d'eux-mêmes. Les miliciens se raidirent. Puis, sans un

mot, s'écartèrent, comme si une main invisible leur avait tiré la nuque en arrière.

Cael ne bougea pas.

La portière s'ouvrit dans un souffle hydraulique. Un intérieur cuir sombre, éclairé par un halo bleu pâle. Et dans l'ombre du siège passager, le masque argenté.

Le même que sur le balcon.

— Montez, dit-elle simplement.

Pas un ordre. Pas une invitation. Une évidence.

Cael hésita. Puis il baissa les mains.

— J'aime pas les embuscades, murmura-t-il.

— Ce n'en est pas une, répondit-elle. C'est une rencontre.

Et il monta.

L'intérieur du véhicule était plus silencieux qu'une crypte. Aucun moteur ne vrombissait, aucun joint ne grinçait. Tout était insonorisé, isolé, parfaitement contrôlé. Une capsule de néant. Cael s'installa sans mot dire. La banquette était large, trop propre pour cette planète. En face de lui, dans la pénombre bleutée, la femme au masque argenté croisait les jambes, gantée jusqu'aux poignets. Elle portait une combinaison noire sans couture, pareille à une seconde peau. Tout en elle évoquait le contrôle. Ou la programmation.

— Vous pouvez m'appeler Représentante logistique extérieure N-7, dit-elle d'une voix modifiée par un filtre vocal. Aucune chaleur. Aucun genre identifiable. Chaque syllabe tombait comme un code d'accès.

Cael haussa à peine un sourcil.

— J'imagine que c'est censé inspirer confiance.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-elle. Ce que je vous propose ne repose pas sur la confiance. Seulement sur vos capacités.

Elle le détaillait sans le regarder. Son masque tourné dans sa direction, mais ses mains tapotaient un écran crypté invisible. Elle savait déjà tout ce qu'il était. Elle vérifiait seulement que l'homme en face collait toujours au dossier.

— Cael Dravik. Ancien capitaine de l'Ordre véreen. Détaché secteur sud-est. Spécialiste en opérations de terrain

à haute mortalité. Assigné aux campagnes de neutralisation civilo-industrielles, phase finale.

Le silence dans l'habitacle se fit plus lourd.

— Miradan, dit-elle enfin. Les fosses.

Cael ne répondit pas. Pas un muscle ne bougea.

— On vous appelait le Fossoyeur là-bas. Pas à cause des morts que vous laissiez. Mais de ceux que vous preniez le temps d'enterrer. Même les enfants.

Le masque pencha légèrement la tête. Elle n'insistait pas. Elle n'interrogeait pas. Elle constatait.

— Vous êtes un homme que l'histoire a choisi de perdre. Mais moi, je ne crois pas au hasard.

Cael croisa les bras, appuyé contre le dossier. Son regard, lourd et sombre, resta fixé sur elle.

— Vous savez qui je suis. Ce que j'ai fait. Et vous venez me parler d'une mission ?

— Justement, dit-elle.

Elle tapota deux fois sur son interface. Une projection holographique flotta entre eux : une carte de Del Taran. Une ligne rouge traversait la moitié du continent, jusqu'à une ville à peine visible : San Velora.

— Ce que je vous demande n'a rien d'héroïque. Il n'est pas question de racheter quoi que ce soit.

Pause.

— Ce n'est pas une rédemption. C'est une fonction. Une utilité. Rien de plus.

Dravik ferma un instant les yeux.

Elle parlait comme une machine. Mais derrière le filtre, il sentait autre chose. Quelque chose qui avait vu le monde brûler... et qui voulait le remettre en mouvement, pièce par pièce.

L'hologramme flottait entre eux, stable malgré les secousses imperceptibles du véhicule. Une ligne rouge traversait le désert comme une balafre sur une peau ancienne. De Korsá à San Velora : deux mille kilomètres de silence, de ruine, et de mort sèche.

— La mission est simple, dit la Représentante. Sur le papier.